

Zom, l'oublié des années 1980

Au pays de Zom (1983) de Gilles Groulx

Robert Daudelin

Numéro 183, août–septembre 2017

Années 1980 – Laboratoire d'un cinéma populaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2017). Compte rendu de [Zom, l'oublié des années 1980 / *Au pays de Zom* (1983) de Gilles Groulx]. *24 images*, (183), 35–35.

Au pays de Zom (1983)

de Gilles Groulx

ZOM, L'OUBLIÉ DES ANNÉES 1980

Le 22 janvier 1981, alors qu'il est en route pour l'ONF où il doit superviser le « mix » de son nouveau film, Gilles Groulx est victime d'un accident de la route qui le laisse d'abord amnésique, puis par la suite incapable de poursuivre son œuvre. Jean Dansereau, producteur du film, stoppa la post-production, espérant le retour de Groulx qui put effectivement revenir en octobre 1982 pour terminer le film avec Michèle Guérin, sa collaboratrice au montage. *Au pays de Zom* fut enfin projeté, en première mondiale, le 4 novembre 1983, au Festival du nouveau cinéma.

Période de « stérilité cinématographique » selon plusieurs*, les années 1980 du cinéma québécois ont néanmoins vu l'apparition de plusieurs films importants : *La bête lumineuse*, *Le déclin de l'empire américain*, *Sonatine*, *Celui qui voit les heures*, *Mémoire battante* – et on pourrait en citer plusieurs autres. *Au pays de Zom* est néanmoins le film le plus original de cette production ; étrangement, c'est aussi le plus oublié ! Trop singulier (un film opéra), trop ouvertement politique (son héros incarne la bonne conscience capitaliste), tourné en noir et blanc (déjà un luxe en 1981) et supposant une participation active du spectateur, le film de Groulx étonne et fait peur en même temps.

« Fantaisie néosurréaliste », selon les termes de son auteur, *Au pays de Zom*, peint, en neuf tableaux, les états d'âme d'un bon citoyen – ce sont ses termes. Alternant aria et récitatifs, le film, comme au temps du muet, résume périodiquement l'action sur des cartons à l'ancienne. Zom, dont la bonne conscience



ne connaît pas de limites, est toujours en train de fuir la réalité, ce que Groulx traduit parfaitement par la propension de son héros à sortir du cadre. Au besoin, les violons de la belle partition de Jacques Hétu tremblent, s'énervent, prennent en otage Zom (qu'incarne avec autorité la voix de basse de Joseph Rouleau) et ses propos grandiloquents. Jamais rien de démonstratif, tout est suggéré dans *Zom* – l'arrivée du personnage en sa demeure est exemplaire de cette confiance que Groulx sait intuitivement faire au cinéma dont il était devenu un maître.

Depuis *Où êtes-vous donc* (1969), Gilles Groulx s'était éloigné du réalisme. Le parti pris audacieux dont témoigne l'écriture de *Au pays de Zom* confère au film un caractère expérimental unique dans la production de cette décennie. Il faut croire que les administrateurs de l'ONF étaient conscients du talent exceptionnel de Groulx et de l'importance de son œuvre pour lui permettre de tourner un tel film qui, par la force du destin, deviendra son testament. – **Robert Daudelin**

Nota : Dont Michel Beauchamp, qui utilise l'expression dans le n° 44-45 de *24 images* (automne 1989) ; ce texte est repris dans le livret d'accompagnement du volume 3 du coffret Gilles Groulx, publié en 2002 par l'ONF, dans la collection Mémoire, sous la direction de Carol Faucher.

La cité des femmes (1980)

de Federico Fellini

C'est bien évidemment Marcello Mastroianni, sorte de double du cinéaste, qui se glisse dans la peau de Snàporaz, le héros égaré de *La cité des femmes*. Tout commence dans un train : fasciné par une inconnue, l'homme la suit dans les champs alors que les wagons sont immobilisés en rase campagne. Elle l'entraîne dans une grande maison, où se tient un congrès féministe rageur. Tantôt objet de curiosité, tantôt source de défiance, il finira par s'échapper de cet environnement violent pour échouer dans une villa qui appartient à un mâle machiste et vulgaire, portant le doux nom de Katzone... Assez mal reçu à son époque, surtout pour sa vision des féministes, *La cité des femmes* est l'œuvre d'un Fellini vieillissant, qui n'a plus de comptes à rendre à personne et signe une déambulation onirique qui ne cesse de flirter avec le malaise. Le délire fellinien est bien sûr au rendez-vous, plus extravagant que jamais, libéré de toute retenue. Si la vision des récents bouleversements de la société par le vieux cinéaste italien a pu paraître lourde à l'époque, revoir *La cité des femmes* aujourd'hui lui donne une autre saveur et son humour trouve une nouvelle résonance. Dans cette guerre des sexes, il serait trop simple de s'arrêter à la simple apparence de la caricature, qui après tout était l'art de Fellini. Lui qui a tant filmé toutes les femmes (comme Don Juan aimait toutes les femmes), il leur laisse prendre les rênes de sa fantaisie et elles ballottent d'une scène à l'autre des hommes pathétiques dans leur solitude. Snàporaz court après les femmes comme une poule sans tête ; Katzone est un bouffon enfermé dans un imaginaire sexuel qui tourne



à vide (l'acteur Ettore Manni se suicidera pendant le tournage) ; quant aux femmes, elles reproduisent étrangement les comportements opprimants des hommes... La société que filme Fellini vire au cauchemar, scindée en clans incapables de dialoguer. La mélancolie est profonde dans ce film qui reprend tant de choses de l'univers fellinien, mais porté par une vision encore plus sombre et étouffante. Le cinéaste ne semble pas se faire d'illusion sur une société où chacun est cantonné à son identité et à son discours au point de ne s'intéresser qu'à soi, et il n'épargne personne, y compris lui-même. Snàporaz n'est après tout rien d'autre qu'un rêveur, qui n'a plus sa place nulle part... – **Apolline Caron-Ottavi**